

talent." Et il ajoute : "Il fut l'homme le plus populaire de l'Angleterre, si toutefois les électeurs de Westminster sont la nation ; son mariage, lui valut, il est vrai, d'être l'époux d'une très-belle femme, mais il ne lui rapporta rien de plus ; et il fut juste assez longtemps, ce qui veut dire assez peu de temps, premier ministre, pour avoir le droit d'assister aux levers. Pendant une vie de cinquante huit ans, l'existence ministérielle de Fox ne fut que de dix-neuf mois."

Fox mourut plus jeune que Sheridan ; aussi, ce dernier, disait-il, un jour avec beaucoup de sens : "Ce Fox a toujours été heureux ; il n'est mort qu'une fois. Moi, je meurs vieux et pauvre. ... Combien de fois n'est-ce pas mourir !"

L'historien Croly faisait allusion dans le passage cité plus haut à la fameuse élection de Westminster, en 1784. L'enregistrement des votes avait duré du 1er avril au 17 de mai. On vit les plus belles femmes du parti Whig travailler activement pour Fox. Elles allaient de maison en maison, disant : "Votez pour Fox et demandez-nous ce que vous voudrez." C'est en cette mémorable circonstance que la duchesse de Devonshire acheta par un baiser, à Kiss, le vote d'un boucher.

Un poète fit cette épigramme :

Sure Heaven approves of Fox's cause,
Tho' slaves at Court abhor him ;
To vote for Fox, then, who can pause,
Since Angels canvass for him ?

UN SOLITAIRE.

REVUE ÉTRANGÈRE.

FRANCE.

Le Ministre des finances, M. Goulard a donné les chiffres de l'emprunt dans un discours remarquable qu'il a prononcé dans l'Assemblée Nationale.

"Nous demandions à la France et à l'Europe trois milliards et demi environ ; la souscription nous en a fourni : en rentes 2 milliards 464 millions ; en capital, plus de 41 milliards.... [Bravos et applaudissements à gauche], c'est-à-dire douze fois la somme qui était demandée."

"Dans ces chiffres notre pays figure pour un chiffre de rentes de 1 milliard 37 millions, qui se décompose ainsi : Paris 790 millions 886,000 francs ; les départements, 249 millions 460,000 francs."

"Le contingent de l'étranger s'est élevé à 1 milliard 426 millions 779,000 francs de rente."

"Ainsi l'emprunt se trouve couvert, ainsi que j'avais l'honneur de vous le dire, plus de douze fois. Il reste même quelques résultats à connaître qui ne manquent pas d'une certaine importance et qui ne sont pas encore parvenus au département des finances."

"La France, vous pouvez le remarquer, à suffi seule pour couvrir et au delà l'emprunt dont le pays avait besoin. Les départements français qui, dans l'emprunt de 2 milliards, avaient figuré en 1871 pour une somme de 62 millions de rentes, figurent pour une somme de 246 millions. Ces chiffres ont une signification qui nous dispense, je le crois, de longs commentaires. Je ne sais pas si les impressions que vous éprouvez sont semblables aux miennes, j'avoue que c'est avec une sorte de trouble d'esprit, de stupéfaction, que j'ai vu apparaître ces chiffres formidables, qui n'avaient jamais figuré dans aucun temps, dans aucun pays, dans aucun emprunt, dans aucune des grandes affaires financières de ce monde."

Le Brésil est à la veille d'entrer en guerre avec la Confédération de La Plata ou République Argentine. Aux dernières nouvelles, le général Mitre, envoyé spécial de la Confédération Argentine au Brésil, était encore en négociations avec l'empereur don Pedro pour le règlement des difficultés survenues entre les deux nations, mais sans probabilité de résultat.

Une grande activité règne dans les arsenaux militaires et maritimes des deux puissances, et si la mission du général Mitre échoue, comme on s'y attend, la guerre est certaine.

L'insolence du ministre des affaires étrangères de La Plata serait la cause de cette guerre.

Après la guerre contre le Paraguay, des négociations préliminaires furent entamées par les alliées avec le gouvernement provisoire qui succéda à Lopez ; les plénipotentiaires se réunirent à Buenos-Ayres. Tout marchait à souhait dans ces pourparlers, qui étaient sur le point d'aboutir à une solution unanimement adoptée, quand le ministre des affaires étrangères de la République Argentine s'avisait de réclamer un vaste territoire situé à l'ouest du Paraguay, sur le bord du fleuve, nommé le Grand-Chaco. Le Brésil refusa d'admettre cette prétention, attendu que le Paraguay et la Bolivie réclamaient aussi le territoire près du Chaco.

IRLANDE.

Londres, 17.—Des nouvelles récentes de Belfast confirment la nature des troubles qui ont eu lieu lundi entre les Protestants et les Catholiques. Pendant la procession, un grand nombre de personnes ont reçu des blessures plus ou moins graves. La ville était dans un état d'une grande effervescence et n'est rentrée dans le calme que par l'intervention de la police. Plusieurs émeutiers ont été arrêtés.

Le *Daily News* dément le rapport du *Standard*, allant à dire que l'assemblée des Empereurs d'Allemagne, de Russie et d'Autriche, à Berlin, était convoquée pour régler des questions en litige, au sujet des relations internationales d'Europe.

Plus tard, 2 hrs. P.M.—Une dépêche que l'on vient de recevoir de Belfast annonce qu'il y a eu une nouvelle émeute, et qu'un combat violent se prépare. Une station de police et plusieurs maisons ont été brisées par la populace.

LA POPULACE A ROME—SIGNES TERRIBLES.

Une démonstration avait été organisée en l'honneur du roi Amédée d'Espagne représenté par le Marquis de Montemar. La foule ayant proféré des cris de meurtre contre le Pape, le marquis de Montemar parut de nouveau au balcon, et d'une voix encore plus embarrassée que la première fois, pria la foule de ne point profiter d'une semblable circonstance pour proférer des cris peu convenables, et l'exhorta à se dissoudre. Mais les paroles de cet Espagnol furent emportées par le vent, comme on dit vulgairement. La canaille, commença à crier : "Au Gesù ! au Gesù !" et quittant la place d'Espagne, se diri-

gea par la via Condotti vers le Corso. On l'entendait pousser des vociférations épouvantables, et blasphémer d'une manière horrible. Arrivés près du Corso, les brailards s'arrêtèrent devant le couvent des Trinitaires espagnols. Là ce fut un spectacle impossible à décrire ; on n'entendait plus que des sifflets, des hurlements, des cris de : "Mort à don Carlos ! mort aux jésuites ! mort aux prêtres espagnols !"

Comme la canaille menaçait d'enfoncer les portes, un délégué de la police ceint de son écharpe, voulut haranguer la foule, mais ses paroles furent accueillies par des sifflets et des huées. Enfin, la populace prit le Corso et se dirigea vers le Gesù en chantant l'hymne de Garibaldi et en proférant les vociférations ordinaires. Sur la place du Gesù avaient été placés de nombreuses escouades de gendarmes, d'agents de police et même de soldats. La démonstration, après avoir hurlé et sifflé, se dirigea vers le palais Broschi, où est le ministre de l'intérieur. Là les sifflets, les hurlements, les vociférations recommencèrent. On n'entendait plus que les cris de "A bas les prêtres ! à bas les ordres religieux ! à bas l'instruction des cléricaux !"

Un des émeutiers, monté sur une chaise, pérorait quelques instants, et termina son discours par les mots : "A bas Lanza ! Vive Correnti ! vive Mazzini !" Les vociférations recommencèrent, et on entendit les cris de : "Mort au Pape ! mort aux jésuites ! Vive le pétrole ! Du pétrole au Vatican ! A la lanterne les Caccialepri !" Mais Lanza était absent, une dépêche l'avait appelé en toute hâte auprès du roi. Les gendarmes pénétrèrent alors dans la place Navone, et des vociférations encore, plus horribles furent poussées ; car il y en eut qui crièrent (je demande pardon de devoir écrire un pareil blasphème) : A bas Jésus-Christ ! A bas l'Eglise !

La foule des gendarmes se dispersa ensuite, et un certain nombre se rendirent sur la place Colonne toujours en vociférant. Là un prêtre apostat, aujourd'hui ministre évangélique, voulut haranguer la canaille. Il commença par se réjouir de la belle manifestation d'amour faite à la Maison de Savoie, mais il déplorait qu'on eut crié : "Une tempête de hurlements et de sifflets accueillit ses paroles, et on cria plus fort : "A bas toutes les religions ! à bas toutes les boutiques religieuses !" Il essaya de répliquer, mais la foule indignée hurlait : A la fontaine ! l'imposteur à la fontaine ! un bain lui fera du bien." La police intervint alors et entraîna l'apostat à la questure, sans doute pour le protéger.

Un des émeutiers fut aussi arrêté et placé entre six gendarmes. La foule des gendarmes le poursuivit jusqu'à la questure en les appelant par tous les noms possibles, en les appelant cochons, bourreaux, zouaves, sbires, caccialepri, assassins. Les six gendarmes n'eurent pas le courage de se retourner et furent ainsi accompagnés, jusqu'à la questure. Ainsi finit la soi-disant démonstration de sympathie au roi d'Espagne, que la police avait elle-même organisée.

Le lendemain matin, les RR. PP. Jésuites, en ouvrant la porte de leur couvent de Gesù, trouvèrent le sol tout baigné d'un certain liquide. C'était du pétrole que j'ai vu moi-même, et touché, et senti. Paris sous la commune n'était pas pire que n'est présentement Rome sous le gouvernement libéral des brigands infâmes qui nous commandent.

A l'occasion du mariage de Mlle Nilsson, avec un français, M. Rouzaud, nos lecteurs ne liront pas sans intérêt les détails suivants :

Faut-il rappeler ce que tout le monde sait : Mlle Nilsson est née le 3 août 1843, au village de Russaby, vers les confins méridionaux de la péninsule scandinave ? Elle était la huitième fille d'un brave paysan, cette enfant destinée à être l'une des huitièmes merveilles du monde.

On a conté cent fois son enfance, on a dit comment la fée de la musique présida à son berceau et comment un petit violon, qu'elle promenait toute enfant aux noces et dans les foires, fut le premier instrument sur lequel se manifesta son génie d'artiste.

Remarquée à la fête de Lyungby par un magistrat du pays, Thornerh elm, elle fut emmenée par lui, et c'est dans cette famille qu'elle commença sérieusement son éducation musicale. Mlle Valérius, cantatrice en vogue, devenue depuis baronne de Lenhusen, l'apprécia, lui donna des leçons. Elle fut mise en pension à Gothenbourg, étudia à Stockholm, sous un habile professeur, M. Serwold, puis partit pour Paris, où elle trouva à la fois une nouvelle famille et un vrai sanctuaire artistique chez Mme Collinet. Enfin le professeur Wartel eut la gloire de mettre le sceau à ce talent formé par le ciel.

Le 27 octobre 1864, on la vit pour la première fois sur la scène parisienne dans la *Traviata* traduite, du Théâtre-Lyrique. Successivement, nous l'avons tous admirée dans la *Flûte enchantée*, dans *Marta*, *Don Juan*, *Sardanapale* et les *Bluet* de Jules Cohen, qui furent sa dernière création au Théâtre-Lyrique. Enfin, à l'Opéra, Marguerite de *Faust* et *Ophélie* de Hamlet portèrent cette gloire à son comble.

À Paris, comme à Londres, comme en Amérique, partout où elle a paru, Nilsson a vaincu sans conteste. On ne sait ce qui est le plus particulier, en elle, le plus pénétrant, le plus idéal, la femme ou l'artiste. Celle-là s'impose par le respect, en même temps que par le charme. Celle-ci a un prestige inouï.

C'est une nature étrange, immaculée comme la neige de son pays, un curieux mélange, en son caractère comme en son exécution musicale, de grâce et de force. Elle est née à la fois duchesse par les manières qu'on lui voit dans le monde, fée par la grâce, homme par l'énergie de son honneur et de sa probité rigide en affaires. La voici, par exemple, engagée à Saint-Petersbourg à 200 000 francs pour la saison ; elle pourrait gagner davantage en retournant en Amérique, elle pourrait se libérer en payant 100,000 francs de dédit à la Russie. Mais, elle a donné sa parole ; elle la tiendra.

Le mariage qui s'est accompli aujourd'hui est de même l'exécution d'une promesse faite il y a plus de dix ans. Il y a dix ans, M. Rouzaud demandait la future diva en mariage ; elle répondit : Plus tard, quand je serai célèbre et riche. La voici célèbre et riche, elle se marie. Le plus tard est arrivé. Chemin faisant, elle aurait pu effeuiller autant de couronnes de marquise ou de duchesse qu'Ophélie effeuille de marguerites. Mais elle s'était fiancée à l'époux de son choix. Elle a attendu, et ils se marient aujourd'hui. C'est aussi vénérable que charmant, si le mot vénérable ne fait pas peur à cette lune de miel qui se lève sur ces printemps.

C'est un poème que ce mariage, un étrange poème, où la probité joue un rôle égal à l'amour. Nous allons donc voir cet heureux couple ; nous leur tendons la main, nous leur crions : bravo ! et nous les félicitons de toute l'ardeur d'une vieille sympathie, d'une haute admiration, d'une cordiale amitié.

HENRI DE PÈNE.

LES MINES DE FER DU CANADA.

Un fait bien remarquable et qui paraît échapper à l'attention de nos financiers et économistes, a lieu, en ce moment, même dans notre commerce d'exportation. En effet, depuis deux ou trois mois, il ne se passe guère de semaines sans qu'une cargaison de fer fabriqué en Canada, quitte le port de Québec pour l'Angleterre. Bien plus, nous sommes en mesure d'annoncer qu'une cargaison de soixante tonneaux est expédiée en France ces jours-ci. Ce fer, on le devine, provient des usines de Moisie, et est fabriqué avec le sable noir. On dit qu'il se vend au prix fabuleux de 240 piastres le tonneau.

Le Canada qui exporte du fer en Angleterre ! De prime abord, cela ne paraît-il pas incroyable ? Cependant, il ne faut pas oublier que dès 1869, cette révolution importante avait été prédite dans l'*Événement*. Dans un article remarquable sur les "recherches naturelles" du Canada, le docteur LaRue s'exprimait comme suit : *Le temps n'est peut-être pas éloigné où l'on exploitera sur nos rives, pour l'Angleterre, et pour d'autres pays de l'Europe, nos sables magnétiques, si mieux l'on aime à exploiter le minerai purifié.*

De ces deux prédictions, l'une est déjà réalisée, l'exportation du fer ; l'autre, en voie de l'être, l'exportation du minerai. En effet, une demande de 100 tonneaux de sable noir purifié vient d'être faite ces jours derniers, par une puissante maison d'Angleterre.

On sait que la purification de ce minerai se fait à l'aide d'une machine reposant sur un principe tout nouveau, breveté par le Dr. LaRue, il y a quatre ou cinq ans.—*Événement.*

L'HOMME QUI CROIT QUE C'EST ARRIVÉ.

BALLADE EN PROSE.

I.

Hélas ! je viens de voir "l'homme qui croit que c'est arrivé !" Toutes les fois qu'il vous aborde, c'est pour vous raconter son histoire à peu près en ces termes :

Dès l'âge le plus tendre, il manifesta les sentiments qui font plus tard les grands hommes. Un jour, dans une des vastes prairies attenantes aux vastes domaines possédés par son père, il fut assailli par un taureau furieux. Mais, avec une présence d'esprit qu'on ne rencontre pas d'ordinaire chez les bambins de douze ans, il attendit, d'un pied ferme, l'animal sur le bord d'un étang profond et le saisissant avec audace par les deux jambes de devant, lui fit faire dans l'étang susdit, un plongeon dont l'animal en fureur n'est jamais revenu.

II.

Hélas ! je viens d'entendre "l'homme qui croit que c'est arrivé !" Au collège, il remporta tous les prix, et c'est lui qui, pour obtenir le prix de mémoire, récitait les douze chants de l'*Enéide*, à rebours, autrement dit, en commençant par le dernier vers et finissant par le premier, toutes les fois que son professeur voulait bien lui demander l'exhibition de ce mirobolant tour de force.

III.

Hélas ! je viens d'entendre "l'homme qui croit que c'est arrivé !" Lorsqu'il eut fini ses études, son père lui acheta un fusil. Un jour, chassant la perdrix, il avait, en chargeant son arme avec trop de précipitation, oublié la bague dans le canon du fusil, présent paternel. Mais, ô bonheur ! passe une compagnie de douze perdrix ; ... il tire... et, avec une précision que nos lauréats de Wimbledon n'atteindront jamais, il embroche les douze perdrix dans sa bague, y compris le père, la mère et les petits enfants....

IV.

Hélas ! je viens d'entendre "l'homme qui croit que c'est arrivé !" Il se prit d'une belle passion pour les voyages. En débarquant sur le continent européen, il trouva une députation des principales académies du vieux monde, laquelle députation lui présenta une adresse de bienvenue, avec une souscription pour cinquante mille exemplaires du recueil des poésies publiées par lui dans la *Gazette* de sa localité.

V.

Hélas ! je viens d'entendre "l'homme qui croit que c'est arrivé !" Sur le continent européen, il devint la coqueluche de toutes les grandes dames de toutes les grandes cours ; non seulement elles s'arrachaient son recueil de poésies, mais c'est à qui l'entendrait chanter une romance ou jouer sur le piano une fantaisie de sa composition. Il fut admis d'emblée dans tous les conservatoires de l'Europe et fut obligé de faire construire une malle gigantesque pour emporter les diplômes et les médailles dont il fut surchargé.

VI.

Hélas ! je viens d'entendre "l'homme qui croit que c'est arrivé !" En revenant vers sa patrie qu'il devait combler d'honneur et de gloire, il eut le malheur de se trouver embourbé dans une affreuse tempête. Le navire sombra. Mais lui, avec la présence d'esprit qui l'a toujours distingué, réussit à surnager pendant quelque temps. Un requin vint à son secours ; il lui donna en pâture, ses diplômes, ses décorations, ses lettres autographes et tous les bibelots produits de sa gloire, en reconnaissance de quoi l'animal rassasié lui permit d'embarquer sur sa queue et le ramena, sain et sauf, au port le plus voisin du domaine paternel.

VII.

Hélas ! je viens d'entendre "l'homme qui croit que c'est arrivé !" Ottawa, le 12 Août, 1872.

E. B. DE ST. AUBIN.

DE LA CONVERSATION.—L'entretien est utile pour se soulager et pour s'instruire ; les pensées purement intérieures ne sont pas assez sensibles. Celles dont les pensées sont vives n'ont besoin de s'entretenir que pour se délasser.

Quoique l'on se parle à soi-même, on parle mieux néanmoins en parlant à d'autres. L'obligation de se faire entendre fait faire un effort à l'esprit : la présence d'un auditeur l'excite, il agit plus vivement et plus agréablement. La présence d'un autre fournit des pensées ; elle les soutient.

L'esprit se forme plus par l'entretien que par toute autre chose : on oublie ce qu'on lit ; on ne le sait que quand on l'a dit.

NICOLÉ.